

Alexis Lefrançois : ni poète faisandé au goût du jour, ni bon sauvage

Robert Yergeau

Numéro 37, printemps 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39931ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Yergeau, R. (1985). Compte rendu de [Alexis Lefrançois : ni poète faisandé au goût du jour, ni bon sauvage]. *Lettres québécoises*, (37), 44–45.

Alexis Lefrançois:

ni poète faisandé au goût du jour, ni bon sauvage



par Robert Yergeau

Alexis Lefrançois n'a rien du singe dressé qui exécute son numéro devant la galerie épatée. Il n'eut jamais le souci d'accrocher des grelots à ses recueils. Il se tint loin de la valse des ismes — qui en fit danser plus d'un — qui permit à tout poème racoleur et faisandé au goût du jour de trouver son apologiste et qui fit de quelques poètes mineurs des monuments poétiques. À l'inverse, loin de moi l'idée d'identifier Lefrançois au bon sauvage rousseauiste qui, à l'écart des bouleversements idéologiques qui secouèrent le territoire de la poésie québécoise dans les années soixante-dix, produisit le grand oeuvre. Ni poète faisandé au goût du jour, ni bon sauvage, Lefrançois inscrivit sa poésie à l'enseigne d'un lyrisme (tiens! un isme) ample, foisonnant et débridé; une poésie qui mania par moments l'impertinence avec brio.

Le Noroît, qui se mit à souffler où il veut dès 1971 avec *Calcaires* de Lefrançois, célèbre la centième publication de leur maison en réunissant sous un même titre les recueils épuisés du poète: *Comme tournant la page (volume 1, poèmes 1968-1978, avec six dessins de Miljenko Horvat; volume 2, petites choses 1968-1978, avec onze collages de Célyne Fortin et Maude Bonenfant)*. Pour remarquable que soit la présentation matérielle, il convient toutefois de souligner les failles techniques que recèle cette rétrospective. Ainsi les différents recueils (*Calcaires* en 1971, *36 petites choses pour la 51* en 1972, *Mais en d'autres frontières déjà...* en 1976, *Rémanences*, ainsi que *la Belle été et la Tête* en 1977) ne sont pas datés. De plus j'ignore si *Fragmentaires*, *Quand je serai grand* et *Si l'architecte...* constituaient à ce jour des inédits. Enfin aucun avant-propos et nulle notice bio-bibliographique ne nous instruisent sur les principes d'organisation qui présidèrent à cette réédition, ni ne nous présentent le poète. Les éditeurs auraient eu intérêt à s'inspirer de la collection «Rétrospective» de l'Hexagone. Nonobstant cela, cette parution nous permet une appréciation d'ensemble de l'oeuvre de Lefrançois et nous rappelle le travail important accompli par Célyne Fortin et René Bonenfant: le Noroît domine ses dernières années l'édition de la poésie québécoise. Ce que confirment le nombre et la diversité des poètes qui y publient ainsi que les prix reçus (deux prix du Gouverneur général, Michel Beaulieu en 1981 et Michel Savard en 1982 et un prix Émile-Nelligan, Jocelyne Felix en 1982). N'en déplaise à ceux et celles qui, à une époque pas si lointaine, prétendaient que le Noroît n'en avait que pour l'esthétisme, le bel objet. D'autres soutiendront que la maison d'édition tire sa gloire présente de poètes qui ont peu à voir avec les débuts du Noroît. Cet argument soulève un faux problème: Roland Giguère, Paul-Marie Lapointe et Gilles Hénauld ne gagnèrent le séraïl hexagonien que dans les années soixante.

Comme tournant la page, volume 1, poèmes 1968-1978, avec six dessins de Miljenko Horvat

Ce qui étonne dès l'abord à la lecture du volume I de *Comme tournant la page*, c'est l'écart existant entre les émotions du poète et les moyens d'expression utilisés pour en témoigner. Ces «poèmes», ainsi qualifiés par comparaison aux «petites choses» qui composent le volume deux, distillent, sous des dehors chanteurs, un mal d'être qui ne cesse de se heurter au large tracé de l'expression et à la présence récurrente des éléments, de la nature et de la lumière. Cette impossibilité apparente de ne pouvoir faire corps avec les paysages qui le hantent — la perte d'un contact originel avec les éléments: eau, air, feu (lumière, clarté, cristal, blancheur) — incite Lefrançois à se réapproprier l'immense potentiel lyrique que recèle le langage. M'apparaît révélateur de ce climat, de cette tension qui force le poète à débusquer sous les mots, à surprendre dans l'infini du langage le point d'ancrage — ou, paradoxalement, le point de fuite — entre l'être et les éléments, ce poème:

*ô silence majeur où tous les chants se brisent
comme au sable la mer avant d'y revenir
d'y revenir toujours à soi toujours semblable
ni dans les jeux altiers des soleils et des givres
ni dans ce froid de braise où passent transparents
d'incandescents glaciers glaises au feu promises
(...)*

*ô silence majeur sur quoi tout chant se fonde
à la mort adossé comme à la nuit le jour
à la flamme toujours sa part de gel profond
à la vague qui naît la seconde qui meurt
et le chant qui s'apaise au chant nouveau qui gronde
et plus haut que le chant toujours à la rumeur
de la mer aussi bien que de la nuit qui monte (p. 101)*

À l'opposé donc d'une poésie morcelée, qui battrait en retraite dans ses appartements aseptisés, Lefrançois écrit la fenêtre ouverte. Mais ce surcroît de lisibilité n'en est pas moins porteur de souffrance: «Chaque mot sur mon corps/ a laissé sa trace terrible / tu ne peux pas savoir / mon corps / sur des pages et des pages / blanches / a laissé ses empreintes / blanches terribles» (p. 8). Mais la conscience (poétique) de Lefrançois transcende l'angoisse initiale du dire. Persiste chez ce poète comme un va-et-vient entre l'éphémère et la durée, l'opaque et la transparence, l'inachevée et la plénitude, l'obscur et le clair, comme un ressac de mots qui représentent les deux versants d'une même quête: «Je vous parle d'un lent

pourrissement / de l'os et d'un labeur patient» (p. 42), écrit-il dans *Calcaires* (1971). Mais «certes nous parlerons bientôt dans l'extrême quiétude» (p. 71), annonce-t-il dans *Mais en d'autres frontières déjà...* (1976). Lire Lefrançois, c'est être mis en présence d'une double allégeance: celle d'une conscience endogène, territoire dont l'être constitue la frontière; et cette ouverture, cette accession-ascension de l'être vers «ces mots assemblés plus loin que tout discours / et plus loin que la fièvre et plus loin que la cendre» (p. 100). Ce double mouvement de fermeture et d'ouverture, d'implosion et d'explosion, à la fois vases communicants et systèmes clos sur eux-mêmes, permet au poète d'entrevoir «une autre transparence» et d'accéder à «l'autre versant des choses». Dès lors il devient le grand rassembleur de pulsions mnémoniques, sensorielles et telluriques. Il célèbre l'air, l'eau, le sable, les arbres et surtout la clarté. Ses poèmes baignent dans une lumière matricielle qui, tantôt «cristal», tantôt «bouquet de soleil», tantôt «désert trop pur», tantôt «ce grand sautillerment calme, cet / espace, cet infini de blanc, de quartz et de cristal — dernier progrès de la parole, son ultime altitude — possible» (p. 50), traverse l'oeuvre entière. Mais au-delà de la lumière matricielle, au-delà des tissus thématiques qui habitent l'oeuvre, au-delà même de la prenante lucidité du poète qui lui fait écrire que «ni la nuit ni le chant ni le vol rien / il n'y aura rien / à retenir» (p. 15) ou encore: «quelque part dans les îles / une rose s'étonne / d'être / et nous aussi peut-être existerons jusqu'au soir» (p. 17), la poésie de Lefrançois met de l'avant un cortège de signes qui se répandent en trajectoires éblouissantes.

Comme tournant la page, volume 2, petites choses 1968-1978,

avec onze collages de Célyne Fortin et Maude Bonenfant

Dans ce deuxième volume, Lefrançois crâne, casse les mots, retrouse la syntaxe. Ces petites choses s'habillent parfois à la même enseigne que Queneau, Prévert, Vian et même Marcel Duchamp que Lefrançois cite et à qui il dédie un poème. Le poète célèbre les chats, les oiseaux, la lumière, les arbres; les mammoths y côtoient les Martiens, les Exquimaus, les Zanzibars, les zuberlus «et tous les imbéciles / les tristes et les épais / ô faites s'il vous plaît/ qu'il restent avec le laid / qu'ils restent avec le noir / dans le lard de la terre» (p. 62). Lefrançois s'en prend aussi au corps, «mes narfes ma viande et mon légume» (p. 71), et plus particulièrement à la tête: les petites, les grosses, les chauves, les trouées. Le tout est joliment apprêté avec ce qu'il faut d'ironie, de mordant, de clins d'oeil, de naïveté dénonciatrice, de truculence populaire et de pirouettes langagières. Mais, au risque de me faire traiter de rabat-joie, je dois avouer que les petites choses qui me sollicitent le plus sont celles où la «machine à gazouillis» se fait plus discrète. Je ne nie pas que certains textes plus désarticulés et plus clownesques constituent des réussites amusantes et iconoclastes où la drôlerie le dispute aux dénonciations ubuesques des travers de notre temps, mais Lefrançois n'évite pas toujours la répétition de procédés faciles. Quelquefois la jonglerie verbale tombe à plat (créant peu d'effets). En revanche,

dans ses meilleurs moments, il sait peindre avec faconde et causticité les humains. De plus, sans être dupe de sa propre «oeuvre à la noix», il ne fait pas mystère de ses préférences littéraires, ce qui l'amène à brocarder certains «artistes»:

*je pourrais moi z' aussi
doucement m'obscurcir
m'épeler à l'envers
devenir formaliste
je pourrais moi z' aussi
passer pour un artiste
passer d'ailleurs
et de moi l'on dirait
dans les pages littéraires
des revues de jésuites
ah! qu'il n'a rien à dire
mais comme il le dit bien (p. 98)*

Mais ce côté frondeur n'évacue pas les hantises du poète. En se moquant de son corps qui «cavale / et les choses dedans / dans leur sang vont leur cours / et moi je suis mon crâne / comme un âne docile» (p. 38) et en se demandant «où s'quelle ira ma petite âme à moi / quand je serai posthume et tout évaporé» (p. 82), ne nous le rappelle-t-il pas? Au-delà de la formule convenue qui veut que la drôlerie cache le drame et l'humour la férocité, il n'en demeure pas moins que les vers ronflants et tapageurs disparaissent peu à peu pour faire place aux petites choses qui font confiance aux tremblements des mots et qui affichent un ton plus grave: «Puisqu'ils m'ont rangé du côté des comiques / du côté des farceurs du côté des mourants / dis-leur qu'effectivement je me meurs doucement / et qu'cela me fait bien drôle et glacial en dedans» (p. 182). *Petites choses pour la 51* est à cet égard une réussite remarquable. Je pense, entre autres, à «Vaugelas» qu'il faudrait citer au complet, à «et lorsque j'attendrai...» et surtout peut-être l'admirable «je ne suis pas retourné...», d'où j'extrait ces vers:

*si ma jeunesse me tourmente
et me revient au coeur
cette Allemagne lointaine et noire
où je connus enfant l'implacable défaite d'être
si le loup tapi au fond de mon corps
se remet à hurler ses longues colères
j'irai au Béret Bleu voir tourner les filles
m'offrir des petits verres
puis par les rues où l'hiver s'engouffre
et de vieux journaux comme des oiseaux sales
j'irai quatre jours
sans me réveiller (p. 104)*

Si le langage est un hochet et que Lefrançois en joue avec désinvolture, il sait aussi en tirer des airs plus émouvants. Quand la poésie «me montera aux yeux comme des larmes», je relirai Lefrançois. □